érudit
www.erudit.org

Article

« Drôle de chou »

Manon Barbeau

Liberté, vol. 44, n° 3, (257) 2002, p. 25-28.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/32979ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 November 2015 05:55

Drôle de chou

Manon Barbeau

Transmission : la mission de transmettre, si possible le meilleur de nous, à ceux qui nous suivent ou nous accompagnent. Il arrive fréquemment que cette transmission s'effectue sans qu'on le décide, à notre insu, mystérieusement.

La vie m'a dotée d'un drôle de père, d'une drôle de mère, d'une drôle d'histoire familiale. Mais qui n'a pas, de toute façon, un drôle de père, une drôle de mère et une drôle d'histoire ?

Les enfants de Refus global ont jeté une part de lumière sur cette histoire. De ce film, beaucoup n'ont retenu que l'abandon parental. C'était l'aspect le plus spectaculaire. On a moins parlé de la conclusion du film, de l'héritage, du legs, de ces parents signataires : « Ils nous ont légué la liberté, la fragilité et la force », disait la narration à la toute fin du film. L'héritage, malgré tout.

Fragiles et forts, les signataires du manifeste l'étaient eux-mêmes. Enfants de la Grande Noirceur et du duplessisme, sensibles créateurs dans une période sclérosée de notre histoire, quelques-uns ont eu la force ou l'inconscience de faire éclater les carcans sans se soucier des conséquences. Libres, ils le sont devenus, dans leur expression artistique, dans leurs idées, dans leurs amours. Ce qui veut dire qu'ils portaient déjà la liberté en eux. Qui la leur avait transmise ?

La rupture sociale de mes parents n'a pas eu que des conséquences négatives pour moi. Ils me laissaient, largement, de quoi vivre : la transmission de ce à quoi ils croyaient, de ce qu'ils étaient. Et ce en quoi ils croyaient n'était pas banal ! Tout un programme de vie !

Cet héritage, j'en perçois les dividendes tous les jours de ma vie. Et c'est d'autant plus étrange que je n'ai pas vécu avec eux. Ou si peu. Je n'ai pas été éduquée par eux. Le désir de liberté serait-il génétique ? Il existerait un gène de la création ? Le besoin de poésie serait transmissible ? Ma mère était peintre et poète. Je l'ai appris tardivement mais j'ai commencé à écrire mes premiers poèmes à l'âge de huit ans et cette forme d'expression demeure encore aujourd'hui une activité essentielle à ma survie. Je me suis inscrite aux Beaux-Arts à 20 ans, avant que mon père ne m'en dissuade – trop difficile comme vie, trop solitaire – et je me suis orientée vers le cinéma où l'on pouvait concilier poésie, recherche visuelle et implication sociale... Cette implication sociale devait aussi circuler dans mes veines : mon père avait signé le *Refus global* un peu avant ma naissance, ce manifeste dont certains disent qu'il est le

document social le plus important de l'histoire du Québec. C'était une prise de position extrêmement risquée pour lui... Et, comme lui, hors du risque, je m'ennuie : *Merlyne,* mon premier roman, était risqué. Mes films préférés le sont aussi.

Mais plus que tout, mes parents m'auront transmis le goût de la liberté. Liberté de vivre, liberté d'être, de m'exprimer en dehors des faux-semblants. La leur, leur liberté, m'avait pourtant coûté cher. J'aurais pu opter pour des valeurs opposées, par réaction. Routine des jours et des nuits. Sécurité et assurances en tout genre. Mais, outre le fait que j'ai eu très tôt l'absolu besoin de construire une famille, que j'ai eu un besoin de couver mes petits dans un nid stable jusqu'à ce qu'ils volent de leurs propres ailes, j'ai d'abord toujours revendiqué, pour moi-même et pour les autres, la liberté.

Il semble donc que tout ce qui me construit, tout ce qui fait que je suis moi, Manon Barbeau, tout ce à quoi je crois, m'ait directement été transmis par ces parents avant-gardistes avec lesquels je n'ai vécu que trois ans. Mystère...

Et cette transmission se poursuit aujourd'hui jusqu'à mes enfants couvés, les petits-enfants de mes parents... Mêmes êtres non conformes au moule, sensibles, libres, impliqués socialement, confectionneurs d'images et friands de poésie au quotidien. Ils sont aussi près en esprit du poète André Breton que l'était leur grand-père. Génétique ? Hérédité culturelle ? Filiation des inconscients ?

Ou alors s'il n'y a rien de génétique là-dedans, rien d'héréditaire, s'il n'y a que du hasard, de la magie et de la nécessité (comme dans le texte du manifeste), si les enfants naissent sous les choux, cette drôle de famille a dû naître dans le même drôle de jardin, sous le même drôle de chou, qui nous a soufflé la même vision du monde et le même mode d'emploi. Un chou frisé un peu rebelle dans un vaste jardin sans clôture.